

L'art de la simplicité

Après avoir longuement divisé les mélomanes, Arvo Pärt semble, à 80 ans passés, avoir trouvé sa place dans l'histoire complexe de la musique contemporaine. Incarnation d'une lutte à la vie à la mort sur le thème de la portée spirituelle du son, le compositeur estonien se voit dédier tout un week-end à Flagey.

PAR CAMILLE DE RIJCK

« Le meilleur compositeur vivant ! » martèle un grand quotidien britannique. Arvo Pärt est l'un des pères fondateurs du minimalisme spirituel, un mouvement musical qui a su trouver une place privilégiée dans le cœur des mélomanes. Pärt, d'ailleurs, culmine régulièrement en tête du classement des compositeurs contemporains les plus joués, devançant John Williams, l'auteur de la musique des franchises *Star Wars* et *Harry Potter*. Dès lors, comment cet Estonien mystique, ancienne victime collatérale des oukases formels de Staline, ancienne figure émergente du dodécaphonisme, est-il parvenu à se hisser à cette prestigieuse place ? Par la simplicité.

La leçon de piano

L'histoire est célèbre : le petit Arvo – encore vêtu de culottes courtes – s'essaie sur le piano brinquebalant du salon familial. L'instrument est en piteux état, il lui manque tout le registre médium. C'est donc sur les notes aiguës et sur les notes graves qu'il tapote. Son parcours académique est ensuite plutôt classique,

mais sillonné de plusieurs entraves majeures dictées par les différentes forces occupantes : c'est que bolcheviks et nazis entendent modeler le langage musical à leur image. Dans le sillon d'un Prokofiev, Arvo Pärt est d'abord un compositeur néoclassique. Il s'intéresse ensuite au dodécaphonisme de la seconde école de Vienne. Cet intérêt pour la musique venue de l'Ouest lui vaut les admonestations époumonées de Tikhon Khrennikov, musicien et – surtout – secrétaire général de l'Union des compositeurs d'URSS. Un satané roquet, dont la musique connaît aujourd'hui les douloureuses morsures de l'oubli... Pärt et sa famille obtiennent l'autorisation de quitter l'Estonie. Ils

« Est-il temps de foutre la paix à la musique d'Arvo Pärt ? »
(The Guardian)

s'installent à Vienne, puis à Berlin-Ouest, où les œillères dogmatiques peuvent enfin voler en éclats.

Dans les années 1970, le compositeur est victime d'une grave crise existentielle. L'écriture musicale lui apparaît comme un geste futile, égotique, spirituellement dénué de sens. Il se tourne tout entier vers la prière et l'étude. Ce n'est qu'en associant le geste musical à l'élévation spirituelle que sa condition de compositeur lui semble alors pouvoir prendre sens. Pärt est désormais un compositeur ascétique. Avec une passion scolastique, il se jette dans l'étude des formes musicales médiévales : le grégorien, le plain-chant, le début de la polyphonie. Il en aime la fulgurante simplicité, l'absence totale de tortuosités intellectuelles qui rendent la musique insincère. « La complexité m'égare », confesse-t-il dans l'une de ses rares interviews. C'est dans les années 1980 que le producteur Manfred Eicher le révèle au grand public, sur son label ECM – maison, aussi, de Keith Jarrett – où sortent ses pièces les plus célèbres : *Für Aline*, *Fratres II*, *Tabula Rasa*, *Spiegel im Spiegel* et le *Cantus in memoriam Benjamin Britten*. Simple, belle et profonde, sa musique trouve la voie du cinéma, où on l'associe intimement aux univers de Paolo Sorrentino, Terrence Malick, Paul Thomas Anderson ou Gus Van Sant. Des créateurs qui – eux aussi – possèdent ce rapport intime au temps et à son haletante suspension.

Mais quel est son secret ? Il porte un nom : le tintinabulisme. Ce n'est ni une école, ni même une esthétique. Plutôt une conception de la religion du son. Elle est génératrice d'une musique